

Enseigner la littérature romande?

Autor(en): **Fornerod, Françoise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1988)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ENSEIGNER LA LITTÉRATURE ROMANDE?

Est-il justifié de dissocier, dans l'enseignement du français langue étrangère tel qu'il se pratique à l'École de français moderne, l'étude de la littérature romande de celle de la littérature française? Une telle étude peut-elle viser un but autre que purement littéraire? Est-elle soumise à des contraintes différentes de celles qui déterminent l'approche du patrimoine littéraire français?

Les quelques réflexions qui suivent sur la place de la littérature romande dans les programmes de l'École de français moderne n'ont aucune prétention théorique. Elles sont inspirées de la pratique acquise au cours d'une douzaine d'années et reposent sur trois postulats. Premièrement, il ne s'agit pas de remettre en question ici l'enseignement de la *littérature* tel qu'il est pratiqué dans nos programmes d'apprentissage du français langue étrangère; deuxièmement, quoi qu'en pensent certains, la littérature romande *existe*, elle est constituée d'un vaste corpus de textes dus à des écrivains qui appartiennent, par leur origine, à ce cadre géographique circonscrit qu'est la Suisse romande; troisièmement, un tel enseignement doit tenir compte de la nature spécifique du public auquel il s'adresse et ne peut être conçu de la même manière que s'il était destiné aux étudiants de la section de français.

Par rapport à l'ensemble du programme, le cours de littérature romande peut avoir deux finalités, selon qu'il tient lieu de cours d'appui à une œuvre étudiée en séminaire d'explication de texte ou qu'il est donné pour lui-même; dans l'un et l'autre cas, les questions fondamentales qu'il soulève sont du même ordre.

Dans le premier, il accompagne l'étude approfondie d'une œuvre en la situant dans son contexte historique et littéraire, tout en accordant une place importante à l'esthétique du genre étudié: par exemple, un cours sur «Ramuz et son temps» pour compléter l'étude de *Farinet* (été 1986), sur «Pourtalès et le roman de l'entre-deux-guerres» en rapport avec l'explication de *La Pêche*

miraculeuse (hiver 87-88) ou sur «La nouvelle contemporaine en Suisse romande» pour accompagner l'analyse de *Juliette éternelle* de Corinna Bille (été 88). Les étudiants placent le livre étudié sur le même plan que n'importe quel ouvrage d'un écrivain français, préoccupés qu'ils sont surtout par des questions de compréhension et de méthode d'analyse. Dans le cadre de cet exercice, la spécificité romande d'une œuvre peut leur apparaître avant tout dans le vocabulaire utilisé ou, comme chez Ramuz, dans certains écarts syntaxiques par rapport à la langue qui leur est enseignée en classe. Ce cours d'accompagnement est suivi par la quasi-totalité des étudiants qui auront l'œuvre en question à leur programme d'examen, tant pour le Certificat que pour le Diplôme (entre 100 et 150 en moyenne).

Dans l'autre cas, où aucun auteur suisse français n'est au programme d'explication de texte, le cours de littérature romande est facultatif et échappe à toute contrainte liée aux exigences de l'examen; il est suivi en moyenne par 40 à 80 participants. Il tient à la fois du cours de civilisation et de littérature et permet aux étudiants de se familiariser avec la culture du pays dans lequel ils ont choisi d'apprendre le français. Aux étrangers, la littérature romande apparaît, de loin, aussi exotique sur le plan linguistique que celle de la France; ils ne la ressentent pas comme un sous-groupe de la littérature francophone. Comparés à ceux qui étudient la littérature romande hors de Suisse, pour qui elle apparaît d'emblée comme une manifestation périphérique reléguée en fin de volume, nos étudiants sont privilégiés, parce qu'immergés dans la réalité romande; ils acceptent notre littérature comme une composante de leur vie quotidienne, de leur découverte de la langue française, de la Suisse et de la Romandie. En revanche, les Suisses alémaniques sont conscients, par analogie avec leur situation, de notre marginalité par rapport à la France, et c'est l'un des aspects de la littérature romande qui les intéresse tout spécialement; si la composante «helvétique» de notre culture leur est familière, ils ont souvent de la Suisse romande une image très stéréotypée et le cours leur permet d'abandonner certains préjugés ou de corriger des idées erronées.

Que le cours soit lié ou non à l'étude d'une œuvre, il est nécessaire de l'introduire par un certain nombre de données générales, historiques et socio-économiques, concernant la Suisse, voire l'Europe. Pour ceux de nos étudiants qui appartiennent à des cultures étrangères à la tradition judéo-chrétienne, le rapport de Phèdre aux dieux, par exemple, n'est guère différent de celui du

pasteur Burg à son Seigneur! C'est dans une perspective historique que s'intègrent le mieux les notions touchant aux valeurs ou traditions chrétiennes ayant présidé à la formation de la Suisse ou fondant le caractère spécifique des cantons romands (le rôle de la Réforme, l'apport des réfugiés huguenots, etc.). Toutefois, le peu de temps consacré à la mise en place de ces connaissances indispensables risque souvent de conduire à des simplifications abusives: dès qu'on lâche le terme de «calvinisme», par exemple, les pires réductions se dressent, menaçantes! Et il n'est pas facile, non plus, de mettre en relief les particularités cantonales pour des gens qui doivent déjà prendre conscience du fait que la Suisse comprend quatre cultures...

L'enseignement de la littérature romande jusqu'au XVIII^e siècle se confond pratiquement avec un survol de l'histoire. A partir de cette époque, on peut commencer à présenter les écrivains et leurs œuvres de manière plus littéraire. La difficulté apparaît alors en ce sens que la comparaison avec les écrivains français ne trouve le plus souvent aucun écho: inutile de dire que «Rousseau, contrairement à Montesquieu ou à Voltaire...» pour expliquer Jean-Jacques! Par ailleurs, le va-et-vient indispensable entre la littérature française et la nôtre s'avère fructueux pour des écrivains tels que Beat de Muralt, M^{me} de Staël ou Benjamin Constant, en ce qu'il permet de mettre en valeur leur rôle d'intermédiaires entre différentes cultures (ce qui est également la vocation de l'EFM).

Notre littérature du XIX^e siècle est un peu rébarbative pour des non-spécialistes, mis à part Töpffer et son invention de la BD cautionnée par Goethe (sans oublier ses nouvelles!) et le «cas» Amiel. J'intègre les Rambert, Juste Olivier et autres poètes mineurs dans des cours non plus diachroniques mais *thématiques*, tels que «Les Alpes dans la littérature» ou «L'image du Léman chez les écrivains romands». Ceux-ci ont lieu en général au semestre d'été et peuvent ainsi s'appuyer sur les notions acquises au cours du semestre d'hiver. Faisant également référence aux peintres, ces cours rencontrent généralement un grand écho chez les étudiants parce qu'ils leur apportent le reflet esthétique des paysages qu'ils découvrent; il n'est pas rare que certains partent, texte en main, LIRE les murs de Lavaux reconstruits par Besson-poète; de même, le Jura de Jean-Pierre Monnier ou la sortie du tunnel de Chexbres décrite par Etienne Barilier éveillent en eux des images précises. A mesure que progresse l'étude des différents textes, leur caractère référentiel s'estompe au profit de leur qua-

lité esthétique, et il devient alors possible de pousser plus avant l'analyse littéraire.

L'un des thèmes qui retient tout particulièrement l'attention est celui de l'*étranger*; que ce soit la solitude de Ramuz dans *Paris, notes d'un Vaudois*, celle d'Aimé Pache ou de Juliette dans *La Beauté sur la terre*, le regard que pose sur les choses Nicolas Bouvier pour son *Usage du monde* ou le besoin de Georges Halldas de cerner son identité par rapport à ses origines, nos étudiants s'identifient à ces expériences d'aliénation et les œuvres les aident parfois à se situer dans le déracinement qu'ils sont en train de vivre. Ainsi, une étudiante sud-américaine a choisi *La Beauté sur la terre* comme texte d'examen parce qu'elle y retrouvait exactement ce qu'elle avait vécu en travaillant dans une auberge de l'Emmental, à peine débarquée en Suisse.

A travers ces cours thématiques, les étudiants découvrent aussi l'universalité de certains éléments de culture: une Péruvienne, une Africaine et une Chinoise ont retrouvé dans *Mousse*, la nouvelle de Ramuz, des éléments d'histoires racontées dans leur pays. Les nouvelles de Corinna Bille également, sous leur aspect «ethnique», deviennent prétexte à d'enrichissants échanges de vue, qui passent facilement des questions de contenu à celles de structure. Dans ces visions «comparatistes», les écrivains régionaux cessent d'être marginalisés, et nos étudiants perdent un peu le sentiment de leur différence.

Pour les œuvres du XX^e siècle, la situation historique est moins directement révélatrice. L'histoire (= diégèse) intéresse toujours plus que la forme; il faut veiller à ne pas privilégier le caractère référentiel des œuvres au détriment de leur qualité esthétique. Ce qui frappe surtout notre public (tant les gens de l'Est que les non-Européens ou les Suisses alémaniques), c'est le caractère très peu engagé de notre littérature contemporaine; c'est donc qu'ils cherchent dans les livres le reflet de la réalité et qu'ils demandent aux auteurs d'ici de leur permettre de mieux comprendre la Suisse romande. Il s'agit de les aider à dépasser une lecture au premier degré et à éveiller leur sensibilité littéraire au-delà de la seule information.

La poésie pose à cet égard un problème particulier: même dans la langue maternelle, le langage poétique peut constituer un barrage; à plus forte raison dans une langue étrangère. L'une des solutions heureuses pour introduire nos étudiants à certaines œuvres consiste à ménager des rencontres avec des poètes, permettant à ceux-ci de parler de leurs préoccupations et de lire des

textes. Derrière une langue parfois elliptique apparaissent une voix, un visage, et la présence du poète devient ainsi le référent qui manque au texte. Anne Perrier, Maurice Chappaz ou Georges Haldas, par exemple, nous ont fait partager la richesse de leur univers.

D'autres auteurs aussi sont venus nous parler: Jacques Mercanton, Jean-Pierre Monnier, Anne-Lise Grobéty ou Etienne Barilier. Les étudiants dialoguent très librement avec les créateurs, et c'est souvent la première fois qu'ils ont l'occasion de rencontrer un écrivain. Il convient évidemment de préparer de telles séances par une ou deux heures de présentation de l'œuvre, qui sont intercalées dans le cours, quel qu'en soit le sujet.

Afin de susciter auprès de notre public une prise de conscience de ce qui se fait *hic et nunc*, je consacre par ailleurs toutes les six à huit semaines environ une leçon aux parutions récentes. Selon les livres, la présentation est succincte ou au contraire plus étoffée, surtout si l'ouvrage s'inscrit dans une œuvre dont on peut dégager les grandes lignes. Une telle information déclenche parfois chez les étudiants l'envie de lire un auteur romand pour le simple plaisir, et non à des fins de préparation d'examen. Ils ont alors l'impression de participer à l'actualité culturelle d'ici.

Le cours de littérature romande peut avoir des prolongements «académiques». Au programme de l'examen de Certificat figure une interrogation de littérature dont les candidats composent le programme «à la carte» (selon certaines consignes) et qu'ils préparent seuls. A chaque session pour ainsi dire apparaît au moins un sujet de littérature romande contemporaine; étant donné qu'il existe peu de critique sur le sujet, les étudiants sont obligés de chercher des articles épars et découvrent ainsi la richesse et le rôle des revues.

Notre littérature inspire aussi parfois des sujets de mémoire de licence à des étudiants qui, de retour dans leur pays, nous tiennent au courant de la progression de leur travail, nous demandent des informations complémentaires ou nous soumettent leur manuscrit. Il y a eu ainsi un mémoire sur Ramuz (en allemand) à Vienne, un autre sur «L'image du Léman» (en français) à Wroclaw; un troisième sur Georges Haldas est en préparation à l'Université de Bologne.

Le cours de littérature romande qui, pour certains, est simplement «un bon moment à passer en s'informant» (réflexion apparue dans une enquête que j'avais menée auprès des étudiants) peut devenir prétexte à un approfondissement personnel. Quels que

soient ses prolongements, il permet de faire coïncider des découvertes culturelles avec l'expérience existentielle fondamentale qu'est le déracinement et la transplantation dans un environnement où tout le vécu antérieur est placé dans une nouvelle perspective. Dans ce cas, l'Ecole va à *la rencontre* de la vie.

Françoise FORNEROD